

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 10 (1922)
Heft: 44

Artikel: De la religion : comme principe indispensable à la vie de l'humanité
Autor: Bridel, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380049>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DE LA RELIGION

COMME PRINCIPE INDISPENSABLE A LA VIE DE L'HUMANITÉ

Il y a cinq ans, à cette même place (1), dans une série d'articles, réunis sous ce titre : *L'idéal évangélique dans son application à la vie réelle*, j'ai abordé l'étude des problèmes pratiques que pose au chrétien sa situation dans ce monde. De fait, je ne traitais ainsi que l'une des faces d'un sujet plus vaste, que j'avais en vue. M'attachant pour lors à combattre certaines tendances utopiques, qui se sont souvent produites avec la prétention d'être seules à exprimer un christianisme fidèle et conséquent : — ascétisme hostile à l'épanouissement normal de la vie, piétisme dédaigneux de toutes choses terrestres, anarchisme en révolte contre l'autorité de l'Etat, — je cherchais à faire voir dans ces excès d'intransigeance une méconnaissance du dogme de la création et un désaccord avec la façon dont le Dieu du salut procède à notre égard ; et j'insistais sur l'indépendance relative qui appartient à la nature vis-à-vis de l'esprit, à la justice vis-à-vis de la charité, à la société civile et à ses lois vis-à-vis du royaume des cieux et de ses saintes exigences.

Pour aboutir par ce chemin à proclamer la distinction du

(1) Voir la Revue de théologie et de philosophie, Nos 21, 22 et 23 (1916 et 1917).

temporel et du spirituel, je n'ai jamais entendu présenter cette distinction comme une rupture de contact entre les deux sphères en question : ce qui eût été revenir par un détour aux inhumaines utopies contre lesquelles portait précisément tout mon effort. Non : le but que je me proposais fut toujours, au contraire, de définir l'action que le chrétien peut et doit exercer sur le monde. Bien loin d'être opposée à ce but, la distinction dont il s'agit en constituait, à mes yeux, l'un des indispensables moyens.

Elle l'est de deux façons. Non seulement (comme Vinet l'a proclamé avec tant d'énergie), pour que le christianisme puisse produire tout son effet, il importe qu'il prenne une claire et complète conscience de son originalité propre, de son indépendance à l'égard de l'humanité naturelle ; mais aussi, pour agir utilement sur cette humanité, il importe que le christianisme sache apprécier la valeur de tout ce qu'elle possède déjà ; il faut que « l'homme spirituel » reconnaisse l'indépendance relative et les droits réels, quoique subordonnés, qui appartiennent à la « nature ». Et par là, j'entends la nature tout entière : je veux dire, en général, ce monde matériel, dont l'ordonnance réglée est déjà — tout insuffisante qu'elle soit — une manifestation de l'œuvre divine et comme une prophétie du salut ; et je veux dire, en particulier, la nature humaine, la conscience et la raison, avec leurs meilleures œuvres : science, art, morale, lois et institutions diverses, — tout autant de trésors qui, eux aussi, quelque imperfection qu'ils puissent présenter, sont des produits de l'action positive de Dieu sur notre race, des dons de sa grâce, que doit venir vivifier, et non supprimer, sa grâce suprême, l'Évangile.

Ce côté positif de mon sujet, que je n'avais pu qu'indiquer incidemment au cours de mes études précédentes et, en particulier, dans leur conclusion, fera l'objet des pages qui vont suivre. J'y tenterai d'établir que, pour être distincts l'un et l'autre et avoir chacun son domaine propre, le temporel et le spirituel ne sont point destinés à se développer

dans un isolement réciproque, mais que, d'une part, la vie naturelle ne saurait que demeurer précaire, incomplète, et comme avortée si la vie spirituelle ne vient l'animer, et que, d'autre part, il appartient à l'essence même de la religion, notamment de la religion chrétienne, d'être agissante, pratique, et de pénétrer la vie naturelle, aussi bien collective qu'individuelle.

I. LA VIE ET LE PROGRÈS DE L'HUMANITÉ
ONT BESOIN DE LA FOI RELIGIEUSE

Au moment où nous voulons poser notre première thèse : à savoir que la religion constitue un élément indispensable à la vie de notre race, une difficulté menace de nous barrer la route. « Qu'est-ce que la religion ? » va-t-on nous demander. Car nombreuses et fort diverses sont les définitions que les philosophes et les psychologues en ont données, depuis l'antiquité jusqu'à M. Höffding. Et les historiens sont venus à la rescousse qui, — déployant devant nous, d'une façon toujours plus complète, le tableau varié des croyances, des mythes, des rites sacrés, observés chez les divers peuples, — parfois nous ont désigné, dans le nombre, l'un ou l'autre trait comme formant l'essentiel de la religion ; mais, plus souvent encore, nous ont laissés sous l'impression qu'elle constitue un ensemble composite, dont il est fort malaisé de découvrir le principe caractéristique.

Pour éviter de nous perdre en ce dédale, suivrons-nous le prudent conseil de Ritschl et, convaincu que le christianisme est la religion suprême, n'attacherons-nous qu'à lui seul notre regard ? Au fond, oui : c'est bien là ce que nous allons faire. Forcément, et alors même que nous affecterions une autre attitude, c'est en chrétien que nous raisonnerons et parlerons. Au reste, c'est du christianisme seul que, de fait, nous pouvons avoir à nous demander aujourd'hui s'il est, oui ou non, nécessaire à la vie de notre humanité moderne ; car l'Évangile est, en ce domaine, un Mont

Everest avec lequel nul autre sommet ne saurait entrer en concurrence, et, si notre race a vraiment besoin d'une religion pour prospérer, ce ne saurait être que de celle-là même. L'adoption de ce point de vue ne nous empêchera pas, du reste, de tenir compte, au cours de notre étude, et dès le début même, de courants religieux antérieurs ou extérieurs au christianisme.

Cela dit quant aux lumières auxquelles j'ai recouru pour m'éclairer, je vais essayer de formuler ce que j'entends par « religion », et ce dont je soutiens que l'humanité ne peut se passer pour vivre : ce quelque chose que je trouve pleinement réalisé par le christianisme, mais qui déjà, je le pense, — sous des formes embryonnaires, et mélangé à beaucoup d'autres éléments qui tendent, souvent, à le corrompre ou à l'étouffer, — constitue proprement et toujours la foi religieuse.

Cette foi — instinctive chez nous comme l'est chez l'abeille l'ardeur à faire des provisions de miel pour l'hiver, — c'est le sentiment qu'a l'homme d'être, malgré sa faiblesse, supérieur aux êtres qui l'entourent ; c'est sa conviction d'avoir part — au milieu de tous les dangers auxquels il est en proie — à un ordre d'existence qui leur échappe ; c'est la vague mais indéracinable espérance que, de lui-même et de son activité, quelque chose subsistera, sans quoi ni cette activité ni sa personne n'auraient de prix véritable.

Cette foi est étroitement liée chez l'homme à l'existence de la réflexion, à cette nécessité où il se trouve, par le fait de sa raison, de déterminer volontairement ses actes en vue de résultats préconçus. Car, sitôt ouvert ainsi le terrain de l'activité téléologique, sitôt née dans l'esprit la notion du but, — ce ressort de toute vie proprement humaine, — il est impossible que ne vienne à surgir, plus ou moins distinctement, la préoccupation de fins plus éloignées et plus élevées que celles qui se rapportent aux nécessités quotidiennes immédiates, et que, par delà toute la hiérarchie des

buts temporels, l'homme ne postule enfin l'existence d'un terme qui, seul, en définitive, vienne donner une sanction à tous les autres.

L'histoire, aussi bien qu'une observation toujours renouvelable autour de nous, atteste que, plus que toute autre chose, la mort est le fait qui, par réaction, suscite et réveille cette foi religieuse : protestation de l'homme contre l'anéantissement de son être et de son œuvre.

Une telle protestation s'avère aussi ancienne que l'apparition des premiers outils et, par conséquent, contemporaine de l'apparition de l'homme lui-même, — si, comme M. Bergson l'a développé avec beaucoup de force, c'est précisément par la création de l'outil que l'homme s'est distingué de l'animal, si c'est par cette création que s'est manifesté l'avènement en lui de l'intelligence rationnelle. Dès le début, et quelque grossier qu'il fût encore, l'*homo faber* se montre aussi *homo religiosus* : ayant pour le cadavre de son semblable des attentions particulières, qui témoignent que la mort des membres de sa race s'accompagne pour lui d'un solennel mystère.

Que la peur ait joué un grand rôle dans la religion des primitifs, et dans celle de tous les païens, qu'elle ait sa place encore dans la chrétienté, et dans le cœur même de plus d'un croyant sincère, il n'est pas question de le nier. Partout, à des degrés divers, la peur accompagne l'homme ici-bas. Plus ou moins endormie par l'habitude et refoulée par l'attention qu'exige le travail, elle gît au fond de l'esprit de l'ouvrier, qui se sait guetté par le coup de grisou dans la mine, par la chute du haut d'un toit, par la lamentable hernie qui peut résulter d'un effort excessif ; elle accompagne dans leurs opérations financières l'industriel qui hasarde les économies de sa famille, le commerçant qui se ravitaille sans être jamais assuré de pouvoir revendre à bon prix ; elle fait une part du plaisir excitant qu'on trouve dans maint sport, depuis l'aviation jusqu'au jeu de la roulette ; comment la crainte pourrait-elle être absente du cœur du mortel lors-

qu'il se trouve en face du sépulcre ? Mais ce n'est point cette crainte même qui constitue la religion ; c'est bien au contraire la vacillante confiance s'affirmant au sein de cette crainte. (1)

Certes, ce n'est pas sans émoi que le survivant songe à ceux qu'il a vu périr devant lui. Il n'est pas sans défiance à leur égard ; et c'est, pour une bonne part au moins, afin de s'assurer qu'ils ne reviendront pas, dans un accès de mauvaise humeur, le troubler et lui nuire, qu'il leur accorde la sépulture réglementaire, qu'il pourvoit à leur entretien par des dépôts de vivres et des libations, qu'il rend hommage à leurs droits d'anciens propriétaires du territoire en leur apportant les prémices des récoltes. Et sans doute, ailleurs, tout pareillement l'inquiétude d'un contact trop direct avec d'invisibles puissances — de la bienveillance desquelles on n'est point assuré et qui, du reste, sont trop grandes pour qu'on puisse user de familiarité avec elles — se trahit par toutes ces précautions rituelles, dont l'adorateur s'entoure comme d'autant de sauvegardes, par tous ces intermédiaires, matériels ou sacerdotaux, qu'il tient à sentir dressés entre lui-même et ses dieux.

Il n'en reste pas moins que l'adorateur se croit ainsi en relations, soit avec les esprits de ses prédécesseurs qui ont déjà traversé la mort et qu'elle n'a pas détruits, soit avec des êtres sur qui la mort ne saurait avoir de prises ; et dans cette communion il goûte le prix éminent de sa propre vie ; car par cette communion il s'assure, qu'en dépit des apparences visibles, il a dans le monde de l'au-delà quelqu'un avec qui causer — si j'ose ainsi dire, — quelqu'un avec qui il lui est possible de s'entendre ; et que, dès lors, il ne se trouve point sans recours contre les brutalités de la matière, qu'il n'est pas — lui et tout ce qui l'intéresse, lui et les fruits de son effort — livré fatalement à la destruction finale...

(1) Elle est donc fausse l'idée exprimée dans le fameux hémistiche de Pétrone (*Satyricon*, 106) et de Stace (*Thebaïde* III, 661) : « Primus in orbe deos fecit timor ».

Tout cela, néanmoins, demeure trouble et chancelant, affecté de mille contradictions intérieures et sujet à mille perversions lamentables, jusqu'à ce qu'à l'orient céleste sorte enfin de l'horizon le « soleil de justice » et que la pleine lumière vienne à briller pour l'âme humaine.

Ce que vous cherchiez en tâtonnant, ce que vous vénériez sans le bien connaître, vous nos lointains aïeux de l'âge de la pierre, vous aussi psalmistes de la Chaldée, mages de la Perse, chantres du Penjab, vous prêtres d'Osiris — ce soleil qui toujours renaît, ce blé qui ressort vigoureux de la glèbe, son sépulcre, — par Jésus-Christ nous le percevons clairement aujourd'hui et nous le possédons en toute plénitude. Pour entendre notre voix et pour assurer notre cause il y a, par delà le monde visible et périssable, — non pas seulement des « pères », plus ou moins bienveillants, et des « puissances », plus ou moins disposées à nous comprendre, — mais « le *Père tout-puissant* » qui a créé les cieux et la terre et nous a faits à son image.

Approchons-nous donc de lui, avec toute la révérence qui lui est due, mais sans hésitation ni défiance ; il est amour, et l'amour doit bannir la peur. Ce n'est pas, certes, que nous nous sentions dignes de sa faveur, car de bien des façons nous sommes coupables ; mais de cette indignité, que nous ne saurions effacer, sa bonté même triomphe en nous offrant le pardon. Nos sacrifices expiatoires seraient impuissants à rien réparer ; renonçons-y, pour accepter le sacrifice que Dieu lui-même a fait en nous livrant son fils bien-aimé. Mettons en lui toute notre confiance ; attachons-nous à lui pour former une race dont il soit le chef, et à chacun des membres de laquelle il procurera « la vie éternelle » par la communication de son esprit ; car tel est le pouvoir qui lui a été conféré par le Père en récompense de son obéissance parfaite : il a remporté sur la mort ce décisif triomphe, qui ne pouvait appartenir qu'au parfait vainqueur du péché. Et ce triomphe est le gage du nôtre : « Comme tous meurent en Adam, de même tous revivront en Christ ;

soyez donc fermes, dit l'apôtre (1 Cor. xv, 22, 58), sachant que votre travail ne sera pas vain dans le Seigneur... »

Notre travail ne sera pas vain ! Qu'est-ce, sinon la formule, victorieusement énoncée enfin, de l'intime conviction qui n'a cessé d'alimenter l'énergie de notre race ? Qu'est-ce, sinon l'*aspiration humaine*, cette instinctive religion déposée, comme un germe, par la main du Créateur au fond de notre être et qui, menée à maturité par la persévérante action de ce même Dieu, devient enfin la *foi chrétienne* ? (1)

*
* *

Persuadé que la condition, pour la race humaine, d'une véritable prospérité, serait une pénétration générale et réelle des cœurs par la foi chrétienne, je n'ai point la folie de prétendre que l'humanité n'ait pu vivre et se développer dans de très larges proportions en l'absence de ce suprême trésor. Ce que je soutiens, c'est qu'elle ne l'aurait pas pu en l'absence de toute foi religieuse, qu'elle ne l'aurait pas pu dans une renonciation consciente à tout au-delà, dans une négation systématique de toute divinité. Là est la vérité profonde de ce mot par lequel Ch. Secrétan a conclu l'un de ses chefs-d'œuvre : « L'humanité sans Dieu ne serait plus l'humanité. » (2)

On nous objectera l'incrédulité si abondamment répandue, l'incrédulité toujours croissante, disent plusieurs — qui, du reste, ne me paraissent pas fournir des preuves sérieuses à l'appui de cette appréciation ; on nous rappellera combien d'écrivains de premier plan, combien de penseurs renommés, combien de politiques aux discours retentissants ont, de nos jours, semé la graine de l'athéisme, non sans succès, évidemment, tant parmi les classes cultivées que

(1) Voir Ph. BRIDEL, *L'aspiration humaine et la foi chrétienne* (Saint-Blaise, Foyer solidariste, 1911).

(2) *La civilisation et la croyance*, Lausanne, 1887, p. 474.

dans le populaire ; et l'on nous fera constater que l'humanité n'est point morte pour autant.

Je pourrais riposter que, du moins, elle est aujourd'hui fort malade et que, peut-être bien, ces abondantes semailles d'incrédulité n'y sont pas pour rien. Mais ce n'est point là l'essentiel de ma réponse ; et pas non plus une seconde remarque, que je tiens à faire : à savoir qu'il y a eu, dans le même temps, non pas seulement de vaillants évangélistes à l'œuvre, mais encore maint écrivain de mérite, maint philosophe profond, et même plus d'un homme d'Etat qui, sous des formes diverses, relevaient le drapeau de la religion et contribuaient à en maintenir l'influence. (1)

Ma réponse de fond, la voici : Jamais au cours des âges, jamais depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, et jamais sur toute l'étendue du globe,

de Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome, on ne vit une nation au sein de laquelle il n'existât un culte, des sanctuaires plus ou moins activement fréquentés, où ne se manifestassent des sympathies et des antipathies (allant parfois jusqu'à la guerre) dont la religion était, en partie au moins, l'objet.

Il a pu sembler par moment que toute foi fût prête à disparaître. Au XVIII^e siècle beaucoup pensèrent que ce

(1) Le *Temps* a publié, et la *Gazette de Lausanne* (N^o du 26 juin 1920) reproduit en partie une lettre où M. Luigi Luzzatti, répondant à une question de M. Eug. Baie, a exposé les moyens techniques qu'il voudrait voir employés pour remédier à la crise économique universelle. En terminant, l'éminent économiste — qui avoue occuper sa vieillesse « à lire les Evangiles des plus grandes religions » — déclare que tous les procédés d'ordre financier resteront impuissants, si peuples et individus ne se régénèrent moralement et ne veulent se soumettre aux grandes lois du travail, de l'épargne, de la sobriété, du respect pour les choses de l'esprit. « La situation est telle, ajoute-t-il, qu'un saint François d'Assise nous serait plus utile, même au point de vue économique, qu'un professeur de sciences financières ou un délégué de la Société des Nations. Les éléments moraux, quoique invisibles, sont nécessaires à développer tout plan économique, et ils exercent leur influence décisive sur le change, qui marque les fièvres financières, comme les fièvres morales, aux degrés infaillibles de son thermomètre. »

moment était venu ; mais le Réveil religieux du XIX^e leur en donna le démenti. Beaucoup, naguère, eurent la même opinion, — se persuadant que « la Science » allait désormais régler toutes choses et que, selon un mot aussi malheureux que célèbre, elle saurait « éteindre, au ciel, des lumières qui ne se rallumeraient plus ». On voit bien, aujourd'hui, qu'ils se sont trompés.

De fait, il y a dans le monde, actuellement, et un peu partout, beaucoup plus de religion — au sens élémentaire dont je parle — que n'en décèlent les premières apparences. Chez une multitude de gens qui ne « pratiquent » point, comme on dit, et dont la conduite générale ferait supposer une absence totale de piété, nous découvrons, à les mieux connaître, la présence au fond de leurs âmes d'inquiétudes sourdes et de vagues espoirs concernant l'invisible. Pour ne pouvoir, naturellement, produire dans leur vie l'effet qui résulterait d'une foi positive, tout cela n'en exerce pas moins sur eux une influence réelle, beaucoup plus considérable qu'ils ne s'en doutent eux-mêmes : telle, la chétive lueur d'un lumignon, qui, sans valoir à beaucoup près la clarté du jour, rend néanmoins possibles tant de choses que supprimerait une absolue obscurité.

La preuve de ce que je viens d'avancer, je la vois dans ces habitudes — si généralement répandues, malgré la facilité qu'on aurait de s'y soustraire, — et qui amènent toujours tant de couples à désirer une bénédiction nuptiale dans un temple où, du reste, ils ne fréquentent point, tant de parents à faire donner à leurs enfants une instruction religieuse dont ils déclarent ne pas accepter eux-mêmes le premier mot et par des catéchistes qui sont souvent l'objet de leurs sarcasmes, tant de familles enfin à réclamer pour leurs morts l'intervention du ministère chrétien. Et chez ceux qui, voulant s'affranchir de tout lien avec la religion constituée, se sont organisés en confréries de libres-penseurs, qu'est-ce que ces cérémonies dites laïques, — fades succédanés des rites religieux, — sinon une manifestation du

profond instinct qui ne permet pas que la naissance d'un enfant des hommes, l'union de deux époux, la mort d'un de nos semblables se produisent sans qu'on en soit solennellement remué et forcé de réfléchir ?

Preuve aussi cette ardeur avec laquelle, dans les milieux où — pour des raisons que je ne puis exposer ici — on a perdu la compréhension et la vénération du christianisme, les gens recourent aux appels de la théosophie, du spiritisme, de la magie et d'autres superstitions, qui s'offrent, sinon à satisfaire d'une façon normale, du moins à tromper la soif de leurs âmes. Preuve enfin ces pseudo-religions que des athées, comme Aug. Comte, voire des matérialistes, comme Hæckel, se sont trouvés conduits à imaginer, en définitive, pour tenir tant bien que mal la place de ce qu'ils pensaient avoir détruit.

Que toute vie humaine implique un élément religieux, c'est une thèse qu'il serait malaisé de soutenir si l'on prétendait en faire l'application à chaque individu, pris à part. Je reconnais sans ambages que, de même qu'il existe maints aveugles, quoique la vue soit normalement un attribut de l'être humain, il y a — pour des motifs d'ordre très divers, et parfois dignes de respect — de véritables athées ; mais je ne pense point me démentir pour cela.

D'une part, il serait aisé de relever, chez plus d'un négateur de la religion, des aveux qui laissent apercevoir combien une telle incrédulité radicale est contre nature, combien elle gêne l'heureux épanouissement de l'âme humaine. A propos de la mort de M^{me} Geoffrin, Galiani écrivait : « L'incrédulité étant le plus grand effort que l'homme puisse faire contre son instinct..., lorsque l'âme vieillit, la croyance ne peut manquer de reparaître ». Et voici dans le même sens une citation du fameux Naigeon : « Etre athée, on n'imagine pas combien il faut de force de tête... pour arriver à cette opinion ». Je me rappelle aussi ce mot de Littré, que ses proches, dit-on, trouvèrent une fois tout triste, et qui expliqua : « Je pleure parce que je n'ai pas devant qui faire la

confession de mes fautes et m'en humilier ». Un autre athée, m'a-t-on rapporté, disait en un jour de bonheur : « Qu'il est dur de n'avoir personne à qui pouvoir exprimer sa reconnaissance ! » (1)

Puis, surtout, je prétends que l'expérience n'est point faite, n'a jamais été faite par les plus résolus athées eux-mêmes, de la possibilité d'une vie humaine où la religion n'aurait point de part, puisqu'en réalité les athées ont toujours vécu au sein d'une humanité qui ne l'était pas ; or, comme les aveugles ont constamment bénéficié des apports que leur fournissaient les humains doués de la vue, ainsi ceux qui avaient plus ou moins absolument extirpé ou laissé s'éteindre en leurs âmes l'instinct religieux, n'en étaient pas moins — à leur insu, la plupart du temps — soutenus, guidés, préservés, enrichis par une foule d'institutions, d'habitudes, de notions et de tendances qu'ils devaient à la religiosité foncière de la race et plus particulièrement au milieu familial, national, social dont ils étaient entourés.

Mais, sans nous attarder davantage à la considération des individus, voyons comment la chose se présente en ce qui concerne une société, ville ou nation.

D'abord, nous pouvons affirmer qu'aucune d'elles ne saurait prospérer, ni même subsister longtemps, par la seule puissance de ses lois et la seule force coercitive de son gouvernement. Les lois se trouvent paralysées dans leur action quand elles ne possèdent pas l'appui des mœurs et de l'opinion générale. Il est, d'ailleurs, beaucoup de choses qui, par nature, échappent à toute réglementation officielle et qui sont cependant, au premier chef, indispensables au maintien du bien social : un certain degré de conscience

(1) « Une des plus grandes douceurs de la foi religieuse est de s'abandonner à la gratitude, de pouvoir, d'un cœur débordant, remercier la personne morale à qui l'on se sent redevable de ses richesses. Pourquoi donc, alors que cette foi m'est depuis longtemps retirée, ai-je encore, chaque jour et plusieurs fois par jour, le grand besoin de chanter le cantique de François d'Assise : Soyez loué, Seigneur..., etc. » (G. Duhamel, *La possession du monde*, p. 132.)

dans l'application de ses capacités aux tâches dont on est chargé, quelque droiture dans les transactions, un peu de loyauté dans la parole, et de fidélité à tenir ses promesses, — voilà ce que tout groupe d'hommes, quel qu'il soit, réclame pour se maintenir ; voilà ce qui ne peut commencer d'en disparaître sans que toute l'existence publique vienne à souffrir ; voilà ce qui ne peut descendre au-dessous d'un certain minimum sans que la décadence de la cité ne s'annonce et bientôt se précipite. Or tout cela ce sont choses de l'ordre moral, et choses qui très intimément dépendent de l'état des convictions religieuses.

Si je m'exprime de la sorte, ce n'est pas que je nie la distinction qu'historiquement et théoriquement il faut reconnaître entre la morale et la religion ; ce n'est pas que je prétende que ces deux fonctions de notre être se développent nécessairement selon le même rythme, en constante harmonie l'une avec l'autre ; ce n'est pas, surtout, que j'oublie, qu'à considérer les hommes individuellement, on peut constater que tel, en qui se manifeste l'existence du sentiment religieux, n'est pas toujours pour cela des plus consciencieux en pratique, et que, d'autre part, plus d'un incrédule déclaré ne laisse pas d'être un modèle de conduite. Le secret des cœurs nous est impénétrable ; il faut renoncer à raisonner sur les cas individuels. Mais, à considérer les masses humaines, une observation, que toute l'histoire corrobore et que la psychologie n'a pas de peine à éclairer, nous atteste que le niveau général de l'honnêteté civique, la fermeté des principes, la puissance des bonnes mœurs, se tiennent, dans toute société, en relation étroite avec le degré d'énergie qu'y possède la foi religieuse. Une vague d'incrédulité peut, il est vrai, passer sur un groupe d'hommes sans entraîner aussitôt la débâcle de pratiques afferries par une longue habitude et de notions que l'hérédité a comme imprimées au fond des esprits ; mais ces choses ne se soutiennent pas indéfiniment. Quand les règles de la vie ne trouvent plus d'autres critères que l'intérêt, la prudence, la menace

des sanctions sociales ; quand, ayant secoué comme une superstition la pensée du mystérieux et invisible témoin de nos actes cachés et de nos plus intimes intentions, on a, sans le soupçonner peut-être, enlevé au devoir ce qui lui donnait son caractère obligatoire et absolu, ce qui précisément en faisait « le devoir », il est fatal que la vie morale se dessèche peu à peu et se flétrisse comme une plante dont on a coupé la racine. « Une société d'athées logiques » — c'est-à-dire tous conséquents avec leur doctrine — « est impossible », confessait M. Le Dantec.

Nous ajoutons que, plus une société s'est perfectionnée, en vertu de l'évolution naturelle de l'esprit humain, plus, surtout, comme il est arrivé dans notre Occident sous l'influence des lumières chrétiennes, une société est parvenue à un degré relativement élevé de vie politique et sociale, — plus il lui devient impossible de fonctionner si le ressort éthico-religieux vient à se briser en elle. Ch. Secrétan a mis en vive lumière cette vérité pour ce qui concerne notre démocratie moderne : laquelle, avec son suffrage universel et ses préoccupations d'équité économique, — au lieu de réussir (ce qui serait son but) à faciliter l'accession de tous à la dignité personnelle, à la sage possession de soi-même, à la liberté, à la propriété, à la vie de famille, — est menacée de n'aboutir, hélas ! qu'au plus tyrannique despotisme et à la plus lamentable banqueroute, si tous les citoyens ou, du moins, une masse de citoyens suffisante pour donner le ton à l'ensemble, ne s'appliquent pas à cultiver, en eux-mêmes d'abord, puis autour d'eux, ces sentiments désintéressés et ces nobles ambitions qui seules donnent son vrai prix à la vie humaine. Assuré que de telles tendances ne peuvent s'alimenter qu'à la source de la religion, et que la seule religion vraie, la seule qui soit pour jamais à la hauteur des besoins de notre race, est l'Évangile, le philosophe lausannois s'est senti pressé, dans ses vieux jours, de tenter encore un effort d'apologétique chrétienne, et c'est dans cette intention qu'il a écrit : *La civilisation et la croyance*.

*
* *

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de donner aux considérations générales qui viennent d'être présentées une précision plus ferme en reprenant, du côté qui nous occupe aujourd'hui, cette question des rapports de la justice civile avec l'amour chrétien, que j'examinais d'autre part, ici-même, il y a cinq ans.

En opposition à l'anarchisme tolstoïen, et généralement aux utopies qui rêvent l'absorption de toutes les relations et de toutes les lois humaines dans la seule relation suprême de la charité, je tâchais alors de faire voir que la justice doit conserver sa place propre et son rôle ; je proclamais la nécessité permanente — ici-bas — de l'*Etat*. Aujourd'hui, je vise à combattre les théoriciens de divers partis qui, plus ou moins nettement, professent la suffisance des institutions civiles, supposent que la justice est le mot suprême, capable de répondre à tous les besoins de la vie sociale ; en sorte que la religion est superflue, certains vont jusqu'à dire nuisible et dangereuse, en nous proposant un autre idéal. Contre eux je viens soutenir que, de fait, la justice — pour se bien formuler et, plus encore, pour arriver à se réaliser — demande l'entrée en action de forces plus hautes, qui ne peuvent émaner que de la morale religieuse. Et, comme la culture et la propagation de cette vie spirituelle fut toujours le programme avoué des Eglises, c'est donc la nécessité permanente de l'existence des *Eglises* que je prétends ainsi démontrer.

Naguère, je disais : Vous qui voulez un clocher se dressant haut vers le ciel, gardez-vous bien de saper les fondements appuyés au sol, base nécessaire à la flèche hardie que vous rêvez d'élever. Aujourd'hui, — à ceux qui pensent pouvoir se contenter des murs que soutient la terre, et qui considèrent toute superstructure comme inutile ou comme pouvant même risquer d'écraser l'édifice, — je déclare : Ce

clocher que vous dédaignez ou redoutez, c'est l'indispensable achèvement de la construction, c'en est le toit protecteur, sans lequel, fatalement, exposée à toutes les intempéries destructrices, la tour démantelée menacera ruine.

L'auteur auquel je pense avant tout, ici, c'est Proudhon, qui a plus clairement que personne exposé le point de vue dont il s'agit, dans son livre fameux intitulé *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise* — Proudhon, de qui l'influence est, en ce point, très fâcheuse, alors qu'à plus d'un autre égard on peut regretter qu'elle ait été si généralement effacée par celle de Karl Marx (lequel, du reste, ne diffère pas de lui sur la question qui nous occupe). — Ne parlez pas d'« amour », disent Proudhon et plusieurs autres publicistes (1) : ce n'est là qu'un sentiment, capricieux comme ils le sont tous, et sur lequel on ne saurait faire fond ; surtout ne nous parlez pas de « charité » : il s'y mêle toujours quelque chose de dédaigneux ; c'est une grâce, blessante pour qui en est l'objet, et corruptrice pour celui qui l'exerce, parce qu'elle nourrit en lui des pensées d'orgueil.

A cela je réponds, qu'outre la méprise faite sur le sens du mot « charité » (2), on se trompe en croyant que l'amour,

(1) Pierre Leroux, par exemple, et Ch. Renouvier — qui a si abondamment disputé sur ce point avec son ami Ch. Secrétan (voir leur *Correspondance*).

(2) Dans quelle mesure faut-il passer condamnation sur des mots, essentiels au langage évangélique, mais qui peuvent « scandaliser » nos contemporains, soit pour avoir perdu tout relief à force d'avoir traîné, soit, au contraire, à cause de leur tranchant même (péché, grâce, rédemption... Dieu, ce mot que Renan trouvait bien « lourd ») ; et dans quelle mesure, aussi, faut-il renoncer à l'emploi de mots chrétiens, dont l'usage du monde a dégradé le sens (charité, par exemple) ? On ne saurait donner une inflexible réponse à ce problème, qu'il faut, en chaque cas, résoudre avec tact, suivant l'auditoire auquel on s'adresse et dont il s'agit avant tout d'être bien compris. Mais n'oublions point les tristes expériences faites en ce domaine au XVIII^e siècle ; elles nous montrent qu'avec les mots bibliques tendent fatalement à disparaître aussi les réalités, les notions, les sentiments que ces termes expriment. Luttons donc pour le maintien de notre trésor verbal, en ne cessant pas — quand il se peut — d'expliquer les termes mal compris, et de rendre leur plénitude aux mots banalisés, à ceux dont la foule tend à ravalier la signification sublime.

dont il s'agit en religion, puisse n'être qu'une faveur inspirée par d'accidentelles et mobiles sympathies. Pour l'homme religieux, pour le chrétien en particulier, il s'agit là d'un devoir universel et permanent ; c'est l'objet d'un commandement capital : « Tu aimeras ton prochain (quel qu'il soit) comme toi-même ». Et quant à la charité, même à ne la prendre que dans le sens spécial de secours miséricordieux, d'assistance bienveillante, combien on aurait tort d'en faire fi et d'en décourager l'exercice, dans une société où, de longtemps encore, nous ne verrons pas toutes les iniquités supprimées par la seule amélioration du régime économique, dans un monde où, la justice arrivât-elle enfin à régler d'une façon parfaite les relations des hommes entre eux, il restera toujours ces accidents naturels à la consolation desquels rien ne pourra jamais vaquer que l'amour. (1)

Mais je vais plus loin, et je soutiens que, sans cet amour qu'ils dédaignent, les théoriciens de la justice ne sauraient ni préciser leur idéal, ni, moins encore, le réaliser : sans l'amour, la justice serait à la fois aveugle et paralytique.

Aveugle, dis-je, c'est-à-dire dépourvue de lumière. Car, avec les seuls secours de la raison — de laquelle provient bien, je le crois, la notion de justice, — comment discernerez-vous à propos de chaque relation possible entre les hommes ce qui, de fait, est juste ou ne l'est pas ? Dans l'abstrait, rien de plus simple ; car en ce domaine-là il existe des égalités manifestes, et l'équation est juste lorsque de part et d'autre les termes exactement s'en équivalent. Mais hors des mathématiques toute évidence pareille fait défaut. Une unité en égale une autre quand il ne s'agit que de nombres ; mais, qu'il soit question d'un être concret : pomme, cheval ou homme, il n'en est pas qui trouve son exacte contre-valeur en l'un de ses semblables.

Dans le domaine si complexe des rapports politiques et sociaux, ce n'est donc pas à proprement parler l'égalité qu'il

(1) Voir là-dessus l'article intitulé *Résignation et charité* de A. VINET, *Philosophie morale et sociale*, I, p. 392-399.

peut s'agir de déterminer, mais l'équité, — ce qui suppose, non plus des mensurations objectives, mais des appréciations multiples et délicates, dans lesquelles le sentiment ne peut manquer de jouer son rôle. Eh ! bien, pour que de telles appréciations ne soient pas faussées par l'égoïsme et les préjugés intéressés, pour que celui qui prononce le puisse faire avec impartialité, il est nécessaire qu'il soit bienveillant pour autrui, nécessaire que l'amour du prochain fasse contrepoids dans son âme à l'amour inné de lui-même.

De fait, plus d'une iniquité criante, à peine soupçonnée par les meilleurs penseurs antiques, ne s'est révélée insupportable qu'aux yeux de la chrétienté ; et combien d'autres injustices, grosses et menues, que discernent seuls aujourd'hui des cœurs éclairés par l'amour évangélique, en attendant qu'aux rayons persistants de cette lumière elles finissent par frapper tous les regards !

Mais il ne suffit pas de concevoir ce qui est équitable, il s'agit de l'exécuter ; et cela demande un zèle, un courage, un désintéressement, allant parfois jusqu'au sacrifice. Or, voilà de nouveau ce que la raison toute seule serait impuissante à fournir. Si elle n'a pas la lumière suffisante pour faire discerner la justice, bien moins encore possède-t-elle la chaleur nécessaire pour fondre les glaces de la paresse et de l'égoïsme : il y faut l'amour.

Ils en eurent l'intuition, dans les premiers beaux jours de leur idéalisme, ceux qui formulèrent en trois mots le programme de la France moderne, et, pour consommer le mariage de la *liberté* avec l'*égalité*, estimèrent qu'il fallait invoquer aussi la *fraternité*. — Devise si injustement raillée, de droite et de gauche, par Aug. Comte aussi bien que par Joseph de Maistre, par Barbusse (1) comme par M. Maurras !

(1) *Le feu* (Paris, 1916) p. 369 et suiv. : « La fraternité est un rêve, un sentiment nuageux, inconsistent... On ne peut rien baser sur la fraternité. Sur la liberté non plus : elle est trop relative... Mais l'égalité est toujours pareille. La liberté et la fraternité sont des mots, tandis que l'égalité est une chose..., la vie d'un être humain est aussi grande [?] que la vie d'un autre... Le principe de la volonté sainte de la majorité est impeccable. »

Liberté, égalité, fraternité : admirable programme, qui dit ce qu'il faut dire, puisqu'il énonce les deux pôles entre lesquels toute société doit se mouvoir, les deux biens essentiels que toute constitution politique doit chercher à garantir en conciliant, du mieux possible, leurs exigences contraires ; programme qui dépasse même les strictes bornes du domaine politico-social, en énonçant ce troisième terme qui appartient, proprement, à un autre ordre : « fraternité ».

Rappelons, en passant, que, lorsque le canton de Vaud venant de naître, ses autorités cherchaient une devise à inscrire sur nos armes, la première qu'ils choisirent et qui subsista quelque temps, ce fut : « Liberté, égalité » (1). Nos conseillers avaient raison, peut-être, de s'en tenir à ces deux mots pour énoncer les principes qui devaient inspirer la législation du pays. Je ne saurais toutefois blâmer les républicains français d'avoir, avec moins de retenue, laissé parler le cœur à côté de la raison : proclamant ainsi que l'idéal politique réclame pour le soutenir et le vivifier une vertu d'essence morale.

Regrettera-t-on qu'ils n'aient pas, faisant davantage, ajouté un mot encore à leur devise, qui vint rappeler au peuple que, si la vie sociale suppose la vie morale, celle-ci suppose à son tour la vie religieuse ? Ce serait trop demander ; car c'eût été là, de la part des législateurs, excéder décidément leur rôle (2). Mais libre à nous de constater que « fraternité » ne saurait, dans la réalité des choses, constituer le dernier mot du programme : de lui-même, en effet, ce terme en appelle un autre. C'est ce qu'un philosophe français, M. Lionel Dauriac, a bien exprimé lorsqu'il faisait remarquer, il y a quelques années (3), que la fraternité ainsi proclamée à la fin du XVIII^e siècle était « orpheline ». Si l'on

(1) GAUTIER, *Les armoiries des cantons suisses*. — Extrait des *Mémoires et documents*.

(2) Quant à la malveillance insigne avec laquelle Abraham Kuyper affirmait le caractère essentiellement antireligieux de la Révolution française, j'en ai traité dans cette Revue même, en septembre 1903, p. 522-524.

(3) Revue philosophique, décembre 1911, p. 591.

veut qu'elle s'affirme effectivement et prospère, il ne faut point qu'elle reste ainsi séparée de la tige qui seule peut lui fournir la sève vitale. Si les hommes sont vraiment appelés à se comporter en frères les uns des autres, c'est qu'ils ont un même père ; c'est dans un commun amour pour celui-ci que leur mutuel amour doit aller chercher ses raisons les plus profondes et trouver son perpétuel aliment. « Vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux, affirme Jésus, et vous êtes tous frères. » Cette suprême vérité prise à cœur, cette foi religieuse pénétrant les âmes, ce serait le triomphe de la pure morale et, par ce triomphe, celui aussi de la vraie justice politique et sociale.

2. LA RELIGION EST APTE A PÉNÉTRER LA VIE PUBLIQUE POUR LA PURIFIER ET LA PERFECTIONNER

A tout ce que nous avons allégué jusqu'ici, dans le but d'établir la nécessité de la religion pour la vie et la prospérité de notre race, vient s'opposer ce qui a si souvent été dit sur la totale impuissance ou, pis encore, sur l'action néfaste de la religion en matière de morale et de politique. Il s'agit pour nous, maintenant, d'affronter ces critiques et de démontrer, en les réfutant, que, loin d'être ni malfaisante ni stérile, dans le domaine dont il s'agit, la religion est, par nature, apte à le pénétrer d'une influence vivifiante et purificatrice.

Nous estimons que les faits qu'on allègue contre notre thèse ne la compromettent pas véritablement ; car, à les bien considérer, on s'aperçoit qu'ils ne résultent point de la religion même en son principe, mais proviennent soit de déviations morbides qui ont entraîné la foi religieuse hors de sa ligne normale, soit de défauts attachés à quelque stade de son imparfait développement, mais qui ne sauraient appartenir à un christianisme conscient et complet.

Et d'abord, on nous dit : Ne voyez-vous pas qu'il existe

une opposition radicale entre l'esprit religieux et toute prise en considération sérieuse des affaires humaines ? Un cœur qui se donne à Dieu se refuse par là-même à tout autre objet : car à côté de l'infini rien ne saurait plus compter. Et comment contesteriez-vous qu'en effet, brûlant de ce feu qui ne laisse rien subsister qu'il ne dévore, des centaines de mystiques se sont soustraits au contact du monde pour se confiner dans de solitaires extases, où non seulement ils oublièrent famille, cité, genre humain, mais arrivaient parfois jusqu'à perdre la conscience de leur personnalité ? Comment contesteriez-vous, qu'en d'autres milieux, où les circonstances n'auraient guère permis des réclusions si totales et un anéantissement aussi complet, beaucoup, du moins, se sont autant qu'il leur était possible désintéressés de tout ce qui n'est pas « éternel » — comme ils disaient, — pour ne s'occuper que du « salut de leur âme » — ainsi qu'ils disaient encore — et observer anxieusement, jour après jour, l'état de leurs relations intimes avec Dieu ?

Je réponds que les phénomènes dont il s'agit, bien loin de constituer, ainsi qu'on le suppose, la quintessence de l'esprit religieux et son expression maximale, ne sont qu'une perversion. Rien de pareil n'est proprement en germe dans l'aspiration, vague mais très positive, où j'ai essayé de faire voir, au début de cette étude, la racine de toute foi religieuse. Et lorsque, dans l'antiquité, par dégoût pour de prétendus dieux, multiples et imparfaits, ou quand, dans le sein même de la chrétienté, par suite de diverses conjonctures fâcheuses, maintes âmes ont été amenées à se jeter dans les voies d'un stérile mysticisme, en ce faisant elles ne réalisaient point — ainsi qu'elles l'ont cru — un progrès normal dans la vie spirituelle, mais elles se laissaient emporter sur les ailes d'une imagination débridée, qu'excitaient parfois et paraissaient justifier les spéculations d'une pensée abstraite.

La vraie ligne de développement de la religion conduit dans une direction très différente : elle aboutit au Dieu de

l'Évangile, qui n'a rien de commun avec ce *Ἐν ἀόριστον*, ce *Quid ineffabile*, cet Absolu sans attributs, préconisé jadis par les néo-platoniciens d'Alexandrie, comme par tant de rêveurs hindous, et dont la vénération s'est introduite, sous le manteau de l'apocryphe Denys l'aréopagite, dans l'Eglise du moyen âge.

Non, le Dieu de l'Évangile n'est, ni ce grand « tout », où, comme une vague dans l'océan, les panthéistes nous invitent à nous venir absorber; ni cet « Etre » indéfinissable, auquel on ne saurait s'unir sans avoir préalablement vidé son esprit de toute pensée et s'être détaché de tout rapport avec l'humanité ambiante. Le Dieu de l'Évangile est une personne vivante, possédant un caractère moral et qui — loin de poser comme condition de notre communion avec lui le dédain de tout ce qui nous entoure, — après avoir appelé notre race à l'existence, n'a cessé de s'en occuper avec l'intérêt le plus dévoué : montrant enfin à quel point il aime « le monde », lorsqu'il lui donna son Fils, c'est-à-dire se donna lui-même à nous dans son Fils. Il est notre Père, que nous ne pouvons aimer, à notre tour, si nous n'aimons aussi nos frères : deux devoirs inséparables l'un de l'autre comme les deux commandements qui nous les prescrivent.

Et quant au « salut » de notre âme, comme ce salut consiste dans la guérison de notre orgueil, de notre paresse et de notre égoïsme foncier, prétendre y vaquer sans nous dévouer activement à nos semblables, ne saurait être qu'une très dangereuse illusion.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ces choses en un temps où des souffles malsains, venus du lointain Orient, tendent à s'insinuer chez nous aux dépens du christianisme, et où l'on voit mainte âme fatiguée s'abandonner au fallacieux soulagement que lui procure cet opium.

Un reproche analogue à celui que je viens de discuter, mais qui en est distinct pourtant et qui revêt un tour plus

précis, concerne les espérances d'outre-tombe entretenues par la religion. « L'immortalité de l'âme, écrivait un jour Renan, est plutôt funeste au progrès de l'humanité. Car, posée l'immortalité, ce n'est plus tant la peine de s'occuper de rétablir l'équité en cette vie : cela se fait là-haut... Notre base, continue-t-il, c'est qu'il faut faire comme si la vie future n'était pas, qu'elle soit ou non. Prêcher au peuple la non-vie future, c'est lui rendre service, car c'est l'exciter à faire effort dans le présent. Lui prêcher la vie future, c'est l'endormir et peut-être l'attraper, lui faire perdre tout pour le faire courir après une chimère. »

Ce que l'académicien raffiné écrivait ainsi, en l'assaisonnant de ces « plutôt » et de ces « peut-être », caractéristiques de son scepticisme, c'est ce que, depuis la proclamation du socialisme dit « scientifique » et de sa philosophie matérialiste de l'histoire, un grand nombre des leaders du monde ouvrier n'ont cessé de lui répéter en termes plus véhéments. La religion, ont-ils proclamé, est un attrape-nigaud, dont les bourgeois — qui souvent n'y croient pas eux-mêmes — se servent pour vous berner. Ils veulent vous faire, ainsi, mieux accepter votre injuste sort, par la pensée que vous aurez bientôt une large compensation dans le ciel ; et pendant qu'ils détournent là-haut votre regard, ils profitent de votre distraction pour se tailler une tranche d'autant plus belle, dans le gâteau que vous devriez pouvoir partager avec eux ici-bas.

Il y a longtemps que, dans un de ses poèmes révolutionnaires, Heine avait dit : « Quand détruirons-nous enfin le ciel, ce dernier refuge du servilisme?... Ah ! cette vieille chanson des renoncements, ce dodo des cieux avec lequel on endort, quand il pleure, le peuple, ce grand mioche. J'en connais l'air... et j'en connais aussi Messieurs les auteurs ; je sais qu'ils ne se privent pas de champagne, pendant qu'ils nous encouragent à boire de l'eau. Mais, mes amis ! je vais vous enseigner une chanson meilleure ; nous voulons établir sur terre le royaume des cieux, nous voulons

être heureux ici-bas ; il croît ici-bas assez de pain pour tous les enfants des hommes ; les roses, les myrtes, la beauté et le plaisir,... et les petits pois ne manquent pas non plus. Oui, des petits pois pour tout le monde... Quant au ciel, laissons-le aux anges... et aux moineaux. »

Hélas, il y a du vrai dans ces reproches, et rien ne sera plus difficile que d'extirper du cœur de beaucoup de gens les amertumes et les défiances qui y ont ainsi pénétré. Mais la faute en cette affaire, encore une fois, n'est pas à la religion elle-même, surtout pas au christianisme ; elle est à l'abus qu'ont fait de la religion ceux qui, sans en accepter l'esprit, ont traîtreusement arboré son drapeau. Tels ces politiciens qui, suivant le précepte de Hobbes, ont considéré la religion d'Etat comme un moyen précieux pour le gouvernement, de discipliner la foule en exploitant ses craintes superstitieuses. Tels des impies comme ce Voltaire qui, redoutant la « canaille », voyait avant tout dans l'affirmation, vaille que vaille, de Dieu et de la vie à venir une indispensable sauvegarde sociale :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer, disait-il, et ailleurs ; « Nous avons affaire à force fripons, à une foule de petites gens brutaux, ivrognes, voleurs ; si vous leur prêchez qu'il n'y a point d'enfer et que l'âme est mortelle, moi je leur crierai dans les oreilles qu'ils seront damnés s'ils me volent » (1).

Ce qui a si gravement compromis la religion auprès des masses populaires, ce sont ces gens-là, et tant d'autres qui s'en sont laissé deviner les disciples ; tant d'autres aussi, avouons-le, qui, fort éloignés de souscrire à ces honteux principes, et croyants plus ou moins sincères eux-mêmes, n'ont cependant pas toujours, ni assez bien, compris et rempli leurs devoirs de fraternité envers les victimes des injustices sociales.

Pour réparer le mal ainsi fait, beaucoup de sagesse et

(1) *Dictionnaire philosophique*, article : « Dieu ».

surtout beaucoup d'amour seront nécessaires de la part des croyants. Sans aller le chercher plus loin, ils en trouveront le principe dans le christianisme lui-même. Car si quelque chose ressort avec éclat de cette œuvre de salut accomplie par Dieu en faveur des pécheurs, c'est le prix inhérent à toute personne humaine; c'est donc le respect, l'affection dont elle doit être pour nous l'objet; et, comme conséquence, c'est le zèle avec lequel il nous faut travailler à écarter de chacun de nos semblables tout ce qui peut lui nuire, le soin avec lequel nous devons chercher à lui assurer, au contraire, des conditions de plein et normal développement.

Nous ne saurions nous contenter d'une fraternité théorique et renvoyer à un autre monde la pratique de la justice. Si j'invitais mes lecteurs, il y a cinq ans, à ne pas oublier le dogme de la création, je leur rappelle aujourd'hui celui de l'incarnation. Le Père invisible ne s'est pas borné à nous déléguer quelque ange qui, planant dans les nuées au-dessus de nos têtes, eût pu nous faire entendre de sa part l'invitation à venir un jour nous grouper autour de la table céleste; il a voulu que sa parole devînt chair et que ce fût ici-bas qu'on l'entendît retentir. Né parmi nous, Jésus — loin de se désintéresser des choses de la vie terrestre — prit à cœur les souffrances dont il était témoin et fit ce qui était en son pouvoir pour les soulager, en même temps qu'il ouvrait aux âmes les sources de la vie éternelle. Enfin, dans la courte prière qu'il nous a donnée pour modèle, ne nous commande-t-il pas de dire : « Père, que ta volonté soit faite sur la terre comme elle l'est dans le ciel » ?

Cette volonté du Père, — qui est que l'humanité devienne une famille de frères, — cette volonté, — qui est que le péché soit vaincu, qu'égoïsme, orgueil, sensualité fassent place à la justice, à l'amour, à la pureté, — ce n'est donc pas à plus tard qu'il en faut renvoyer l'accomplissement; il y faut dès aujourd'hui travailler, et sans relâche tant qu'il y aura, non seulement dans notre cœur, — premier objet, sans doute, de notre surveillance, — mais autour de nous

aussi, et dans les mœurs et dans les institutions sur lesquelles, plus ou moins directement, nous pouvons tous influencer, — quelque souillure, quelque iniquité, quelque source de haine. « L'office [c'est-à-dire : le devoir] d'un homme chrétien, écrivait Calvin (1), est de monter plus haut qu'à chercher à acquérir seulement le salut de son âme... Car, tout ainsi que toutes choses sont de Dieu... ainsi se doivent-elles rapporter du tout à lui », — et par conséquent à la réalisation de ses universels desseins.

Cela ne suffit-il pas pour que tout chrétien soit obligé de prendre à cœur le bien public ? Lui serait-il nécessaire pour cela d'être, en outre, assuré que la tâche dont il s'agit trouvera son terme ici-bas même, et que le règne de Dieu finira par se réaliser complètement sur la terre ? J'ai beaucoup de raisons pour considérer pareille eschatologie comme chimérique, et je n'en vois aucune pour admettre que seule elle puisse donner force au devoir social du chrétien. Pour nous sentir tenus de travailler sans cesse à notre sanctification personnelle, il n'est nul besoin d'entretenir en notre imagination le téméraire espoir que nous puissions atteindre à la perfection au cours de notre existence terrestre ; de même, pour que nous reconnaissons notre devoir de collaborer activement à tout ce qui peut contribuer à mieux réaliser la volonté de Dieu parmi les hommes, il ne sert de rien de nous persuader que le divin programme trouvera — dans un avenir plus ou moins lointain — sa réalisation définitive sur ce globe terraque : ce qui supposerait qu'en ce ce temps-là nos descendants naîtront tous de l'Esprit, du même coup qu'ils naîtront de la chair, en sorte que le péché ne se manifestera plus dans leurs rangs.

Quant à la vertu de l'athéisme pour avancer le triomphe de la justice et assurer plus rapidement le bien-être des prolétaires, je pense qu'il n'est pas d'illusion plus affreuse. En enlevant aux déshérités de ce monde toute consolation

(1) *Épître à Sadolet.*

spirituelle et toute foi dans l'au-delà, on peut réussir, sans doute, à exaspérer le sentiment de leur misère, à exciter chez eux une colérique impatience, propice aux coups de désespoir, aux actes irréfléchis de vengeance et de destruction. Ce faisant, on les entraîne à compromettre leur cause par des excès qui ne font que provoquer des résistances et susciter des réactions ; mais on tend à les détourner des voies rationnelles qui seules sont capables de faire avancer vers le but.

D'autre part, — même à faire abstraction de ce que je proclamais tantôt quant au véritable esprit de l'Évangile, — je dis que ceux qui poursuivent la destruction de la religion dans l'idée de hâter ainsi l'avènement de la justice sociale, oublient comment le sentiment religieux, même faussé de beaucoup de manières, même privé de ses qualités supérieures, même réduit à n'avoir qu'une très médiocre puissance, a toujours agi sur les membres des classes aisées, sur les hommes privilégiés des dons de la fortune ou de l'intelligence, pour provoquer en eux quelque mouvement de conscience, réfréner plus ou moins leurs instincts égoïstes, mettre des bornes à l'abus de leur pouvoir, dicter enfin aux meilleurs d'entre eux beaucoup d'actes de généreuse assistance, beaucoup de désirs d'équité, beaucoup d'efforts d'amélioration sociale ! Si jamais, par impossible, une incrédulité foncière gagnait toute notre race, ce ne serait point l'équité qui s'établirait sur terre, ce serait — sans aucune des atténuations qui l'ont partiellement maîtrisée jusqu'ici — la course de millions de brutes intelligentes se ruant sur une proie toujours insuffisante à leur gré, ce serait le combat sans respect et sans pitié, l'écrasement mécanique des faibles et des simples par les forts et les rusés.

Hélas ! — sans s'en apercevoir — ils ne définissent que trop bien le terme réel où conduirait le plein succès de leur propagande, ceux qui annoncent triomphalement la venue du « grand soir rouge » ; oui : un sinistre coucher de soleil, un « soir » après lequel — comme disait le prophète — « il

n'y aura point d'aurore pour le peuple; mais les gens iront errant dans le pays, accablés, affamés,... partout on ne verra que détresse, obscurité, sombres angoisses » (1). Ah! saluons plutôt le grand matin : ce « soleil levant qui nous a visités » (2), dont les bienfaisants effets ont commencé déjà de se faire sentir, mais sont fort loin encore d'être épuisés, cette aurore qui nous permet d'anticiper par la foi le beau jour où, pour l'humanité définitivement restaurée, se réalisera, dans un monde nouveau, la divine promesse : « Ton soleil ne se couchera plus,... car l'Eternel sera ta lumière à toujours; il n'y aura plus chez toi que des justes » (3).

Des objections auxquelles notre thèse est exposée, et dont les éléments s'enchevêtrent si bien les uns aux autres qu'il est difficile, en les traitant, d'éviter quelque répétition, — je veux, pour finir, en préciser encore une troisième. — Avouez, nous dit-on, que, de par sa nature même, le sentiment religieux tend à paralyser le désir du progrès, en sorte que son influence s'exerce toujours au profit des tendances conservatrices ou même rétrogrades.

Que répondre? — Tout d'abord il nous faut, je pense, ouvrir les yeux sur les faits qui donnent occasion à ce reproche; cela nous amènera à reconnaître que, — si la foi religieuse est bien loin de s'opposer au progrès, — ce qui est vrai c'est qu'elle entretient dans les esprits la très utile conscience du lien organique par lequel tout avenir vivant doit serattacher au passé, comme toute réforme effective tenir compte des lois de la réalité (4). N'avons-nous pas reconnu,

(1) Esaïe VIII, 20.

(2) Luc I, 78.

(3) Esaïe LX, 20 et 21.

(4) De rapides transformations dans le domaine de la technique industrielle, de soudaines évolutions dans l'ordre de la pensée, de grands bouleversements politiques viennent parfois masquer, pour des esprits superficiels, le lien qui toujours rattache un nouveau stade du progrès aux efforts accomplis par les générations précédentes. C'est l'illusion qui s'est emparée d'un certain nombre de jeunes gens à la suite de la guerre mondiale: ils estiment ne devoir à leurs pères autre chose, à peu près, que

parmi les manifestations essentielles de la piété embryonnaire, le culte des « pères » ? Que, s'emparant indûment d'une sorte de monopole, ce culte vienne à absorber toute la sève de l'âme, et voici qu'on arrive à cet état de stagnation routinière où Confucius a, pour des siècles, figé la Chine, la condamnant à l'éternelle imitation des ancêtres.

Que, d'autre part, pénétré de respect pour les « puissances » gigantesques qui se révèlent autour de nous, on s'abandonne sans contre-poids à l'écrasante idée de l'immensité physique, en oubliant cette autre force, aux inépuisables ressources, qui siège dans l'intelligence et la volonté de l'homme : et l'on arrive à ce nonchaloir où s'est endormie l'Inde, à ce fatalisme où le musulman s'engourdit dès qu'il n'est point secoué par un accès de passion, à ce quiétisme où de belles âmes ont cru trouver la vraie façon pour nous d'honorer le Seigneur, — en le laissant tout faire, sans nous permettre de prétendre lui apporter notre misérable concours.

Enfin, — croyant à l'action de la Providence dans l'histoire, et constatant tout le prix des institutions de paix et d'ordre civique auxquels l'homme est parvenu jusqu'ici sous cette influence, on peut méconnaître que, si Dieu nous a amenés jusqu'au point où nous sommes par un

mépris et rancune. On pensait différemment aux jours de la révolution de 89; qui n'a remarqué la place que tint alors, dans les fêtes, dans les chants, les « groupes de patriarches », les « chœurs de vieillards » : expression du vif sentiment, qu'avaient les hérauts de la société renouvelée, de récolter les fruits des labeurs et des sacrifices accomplis par ceux qui, peu à peu, leur avaient ouvert la voie (« Nous entrerons dans la carrière, etc... »). Qu'on lise, à titre de contraste, la « Lettre d'un jeune de l'après-guerre aux encroûtés de l'avant-guerre », publiée par l'*Union helvétique* de La Chaux-de-Fonds, puis reproduite dans le *Nouvel Essor* du 16 avril 1921 (Genève), et où s'exprime une suffisance tellement naïve qu'elle prêterait à rire si on ne la sentait pas douloureusement tragique : «... Nous sommes exempts de pharisaïsme et vous en êtes farcis, ... nous avons l'énergie et elle vous a toujours manqué... » — L'aimable enfant qui juge d'une façon si sévère tout ce qu'on a pu faire avant lui n'a pas médité, je pense, cette parole du roi d'Israël à Ben-Hadad, de Syrie : « Que celui qui revêt une armure ne se glorifie pas comme celui qui la dépose. » (I Rois XX, 11).

développement de tant de siècles, il n'a pas dit ainsi son dernier mot, — et l'on se constitue alors apologiste à tout prix du régime existant, adversaire systématique de tout projet réformateur.

Mais ce qui se manifeste en ces divers cas, ce sont les résultats d'un sentiment religieux incomplet, et dévié de sa direction normale par l'absence de l'un de ses éléments essentiels. La vraie foi regarde vers l'avenir et le prépare. Je crois bien que J.-J. Gourd a forcé la note quand il a voulu trouver l'essence du divin dans ce qu'il appelait « l'incoordonnable, le hors-la-loi », désignant ainsi tout ce qui dépasse les cadres établis, tout ce qui est imprévu et spontané, tout ce qui est rénovateur. Mais, si sa thèse demande un complément et une correction, elle exprime certainement une très importante face de la vérité.

De fait, les grands génies religieux (Confucius n'est point du nombre) furent, non pas des traditionalistes, mais des initiateurs, ouvrant à l'humanité des horizons fermés jusqu'alors, lui indiquant des buts nouveaux à poursuivre. Et le plus grand, le plus hardi de tous ces transvaluateurs — n'en déplaise à Nietzsche qui n'a su au fond, qu'essayer (comme jadis l'empereur Julien) de nous faire rétrograder vers l'idéal de la Grèce païenne, — ce fut Jésus de Nazareth. Son Evangile est le plus puissant appel que notre race eût jamais entendu, et qu'elle puisse jamais entendre, à marcher sans relâche, luttant contre le mal sous toutes ses formes et travaillant au triomphe progressif de la vérité, de la beauté, de la justice, de la fraternité.

Mais notons bien que ce rénovateur radical ne se place pas sur le terrain de l'utopie révolutionnaire ; et cela précisément parce qu'il est un initiateur religieux. Tout en marquant bien l'originalité de son programme : « On a dit à vos pères cela, mais moi je vous dis ceci », — il reconnaît l'œuvre de Dieu dans ces siècles d'imparfaite préparation qui l'ont précédé, et déclare qu'il n'est « point venu pour abolir mais pour accomplir la loi et les prophètes ».

Les « prophètes », certes, le Christ pouvait bien saluer en eux ses précurseurs. Ailleurs, appliquant à la race humaine la loi qui domine nos existences individuelles — où, si souvent, la vieillesse a lieu de regretter la jeunesse, et l'âge mûr de songer avec mélancolie aux joies de l'enfance, — plusieurs ont parlé d'un « âge d'or » relégué dans le passé et perdu pour jamais. Les prophètes d'Israël, eux, avaient tourné leur regard vers l'avenir. Quand ils évoquaient les souvenirs d'autrefois, ce n'était que pour y chercher des preuves que Dieu n'a jamais négligé son peuple et pour en conclure que les temps futurs verraient aussi se réaliser ses plans. Ils prédisaient donc « la journée de l'Eternel » et demandaient qu'on s'y préparât par une piété véritable, faite non point de sentiments inefficaces et de vaines cérémonies, mais d'une purification réelle des volontés et d'une pratique zélée de la justice envers le prochain.

Voilà le courant de la religion véritable, voilà le développement que l'apparition du Christ est venu couronner, voilà le programme qu'il nous s'agit d'appliquer. Ceux qui le suivront en sincérité seront patients, sans doute, et sages dans leurs procédés ; mais jamais ils ne seront d'égoïstes et paresseux satisfaits ; et jamais, d'autre part, ils ne courront le risque de voir leur idéal dépassé : la fécondité en est sans bornes et jusqu'à la fin du monde il déploiera son inépuisable richesse.

* *

Nous ne saurions, sans sortir des cadres assignés à cette étude, discuter ici des moyens auxquels il convient de recourir pour faire au mieux pénétrer dans le monde la force vivifiante de l'Evangile.

Il y aurait à rappeler comment, de bonne heure, les prélats de l'Eglise d'Orient se trouvèrent mêlés à la politique impériale, et à dire ce qu'il en est résulté. Surtout il faudrait étudier les développements successifs du catholicisme

romain, ce système qui fait de l'Eglise une puissance, une sorte de super-Etat, dont le chef prétend faire régner l'esprit chrétien dans le monde en imposant ses décrets aux nations : — le gouvernement civil étant ainsi sous le contrôle de l'autorité cléricale, de laquelle toute autre autorité dérive, puisque l'empereur lui-même est par rapport au pape comme la lune au soleil, d'où lui vient sa lumière. Examinant les théories qui servent de base à ce système, et les effets que son application a produits au cours des siècles, nous constaterions que tout ce que la chrétienté catholique a vraiment fourni à la vie spirituelle de l'humanité, à son progrès moral et social, elle le lui a apporté par la piété de ses fidèles, par l'écho, malgré tout persistant au milieu d'elle, des traditions évangéliques, par ses saints, en un mot, et nullement par sa politique : celle-ci n'ayant jamais fait que compromettre son action religieuse et susciter, en fin de compte, dans les pays qui y ont été assujettis, un esprit de révolte contre le christianisme lui-même.

Considérant, d'autre part, les rapports tout différents, parfois inverses, qui ont existé entre les Eglises protestantes et les Etats qui leur servirent de premier asile, nous aurions à nous demander si de tels rapports dérivait des principes mêmes de la Réformation évangélique, ou s'ils ne furent pas plutôt (comme Vinet l'a soutenu) une concession faite, aux dépens de ces principes, à d'impérieuses circonstances de l'époque. Il faudrait supputer ce qu'à cette concession — je veux dire à cette union officielle avec les gouvernements temporels — les Eglises évangéliques ont pu gagner ou perdre en action réelle. Il faudrait voir si le régime contraire — qu'ont spontanément adopté de vigoureux corps ecclésiastiques, en Ecosse, par exemple, en Amérique, en Australie, et que la marche des événements tend à imposer peu à peu aux Eglises de notre continent — est propre à paralyser l'action de la religion sur les peuples ou à la favoriser, au contraire, en lui conférant un caractère plus nettement spirituel.

Il y aurait, d'autre part, à se demander si c'est une chose désirable et propice au triomphe de la bonne cause, que la formation de groupes politiques arborant au sein de la mêlée un programme religieux et se posant, aux élections, ainsi que dans les luttes parlementaires, en « parti chrétien ». A ce problème s'en rattacheraient d'autres, tels que celui-ci : en quelle mesure et dans quelles circonstances est-il opportun que, pour fonder et diriger telle institution charitable, tel établissement d'éducation, telle œuvre de relèvement moral, pour lancer telle pétition tendant à la suppression de pratiques funestes ou à la conquête d'une liberté désirable, les croyants marchent seuls, groupés autour d'un mot d'ordre spécifiquement évangélique, ou plutôt acceptent et réclament le concours de toutes les bonnes volontés existantes ?

Nous ne pouvons que signaler l'existence de ces divers problèmes, sans en aborder ici l'étude. Du reste, quelle que soit la réponse qu'on puisse donner aux questions concernant les meilleures méthodes à employer, une chose est certaine, c'est qu'en matière religieuse et morale toute force dérive, en dernière analyse, de l'orientation des volontés, de la droiture des consciences, en un mot de l'état des âmes. Qu'il y ait de vrais chrétiens dans le monde, des chrétiens éclairés, résolus, dévoués, pénétrés de l'esprit du Maître et décidés à le servir : même si ces chrétiens ne constituent qu'une faible minorité, même s'il en est peu qui se trouvent investis de hautes situations dans la société ou qui parviennent aux premiers rangs dans la science et les lettres, ils exerceront une pénétrante influence. Leurs paroles, leurs exemples réveilleront, chez beaucoup de gens autour d'eux, ce sens du bien, cette soif de vrai progrès, cette instinctive foi religieuse contre lesquelles conspirent, sans cesse, tant de forces contraires, et par dessus tout la paresseuse loi du moindre effort. Grâce aux protestations de ces croyants fidèles, il est de fâcheuses coutumes dont la foule apprendra mieux à discerner le péril, il est de vils

préjugés dont maints esprits reconnaîtront l'erreur, il est des problèmes douloureux que l'égoïsme ne parviendra plus à faire oublier, il est des idéals que l'on ne pourra plus perdre de vue ; et c'est ainsi que, de proche en proche, se formera une opinion publique propre à agir sur les mœurs et sur les lois, — qui, tout à la fois, dérivent des mœurs et les confirment.

Il ne faut point mesurer l'importance réelle des gens et des choses d'après l'attention qu'y prête le monde. Le monde ne voit, de l'arbre de la vie, que ce qui perce au dehors et frappe le regard : feuilles, fleurs et fruits : encore ne fixe-t-il pas toujours son admiration sur ce qu'il y a là de meilleur et de plus beau. Ce qu'il est incapable de deviner et d'apprécier, ce sont les sources cachées d'où provient tout ce qu'on voit. Or, précisément, quelles que soient ses circonstances extérieures, le vrai croyant exerce son action bienfaisante en ce domaine profond où plongent les racines de l'être humain, racines invisibles mais par lesquelles s'élabore la sève, sans laquelle il n'y aurait ni feuillage, ni fruit, sous la lumière du jour. Être personnellement un chrétien fidèle, c'est contribuer de la façon la plus active à entretenir dans le monde ce sel sans lequel il ne tarderait pas à tomber en pourriture : mieux encore — car il ne s'agit pas seulement de conservation, mais de correction, de purification et de développement, — être un chrétien fidèle c'est, par la grâce de Dieu, être une fontaine de cette eau qui, tout en jaillissant en vie éternelle, féconde sur son passage les guérets de la terre.

PH. BRIDEL.
